

Rapport de septembre

Arrivée et vie quotidienne au Bénin

Mon arrivée au Bénin remonte déjà à presque un mois. Le temps passe si vite ! J'ai l'impression d'être arrivée hier à l'aéroport de Cotonou, chargée de bagages et complètement déboussolée à l'idée de vivre un an dans ce pays qui m'était totalement étranger. Heureusement, un comité d'accueil d'« Action de Solitarité » m'attendait déjà et m'a réservé un accueil le plus chaleureux. Je me suis tout de suite sentie à l'aise avec M. Christian, le chauffeur de l'ONG, M. Marcel, le coordonnateur de VIA, et Michée, un jeune homme du programme de parrainage de l'ONG. Ainsi, dès mon premier trajet en voiture jusqu'à chez Astrid, j'ai pu admirer les rues de Cotonou. Même à 23 heures, la circulation est dense et, au premier abord, on a l'impression que c'est le chaos. Voitures, motos et camions vont dans tous les sens et les klaxons retentissent sans cesse. Mais peu à peu, une certaine organisation s'installe. Pour doubler, on utilise le klaxon pour signaler : « Attention, j'arrive ! » Cela avertit l'autre conducteur, créant une sorte de conversation sur la route, sauf qu'au lieu de voix, on entend une variété de sons. Cependant, la conduite de la plupart des gens ici est assez audacieuse et demande un temps d'adaptation, surtout lorsqu'on est en moto-taxi, un « Zem ». Les premières fois, je me cramponnais à l'arrière et secouais la tête en voyant les autres, parfois entassés à trois ou quatre sur la moto. Mais petit à petit, on s'habitue à la vitesse.

Dès les premiers jours, j'ai été particulièrement frappé par l'ouverture et l'accueil chaleureux des Béninois. J'ai été accueilli avec convivialité et j'ai ainsi pu visiter plusieurs sites touristiques, comme la cité lacustre de Ganvié à Calavi et le grand marché « Dantokpa » à Cotonou. À chaque fois, j'étais accompagné de Michée, qui a immédiatement accepté de me faire découvrir son pays.



La visite du marché de Dantokpa était particulièrement passionnante. C'est le plus grand marché d'Afrique de l'Ouest, et on y trouve pratiquement tout, des vêtements et tissus aux accessoires et articles de toilette, en passant par toutes sortes de fruits et

légumes. Il faut cependant un certain temps pour trouver ce qu'on cherche. Le marché est aussi grand qu'un quartier entier et son agencement est un véritable labyrinthe. Avec ses allées étroites et son agitation constante, on n'a guère le temps de flâner. Au bout d'un moment, je me suis sentie assez à l'étroit, car dès que je m'arrêtais, trois ou quatre vendeurs m'abordaient pour me proposer leurs marchandises. Certains me suivaient même après mon refus, insistant lourdement. Cette persévérance m'était totalement étrangère et me mettait constamment mal à l'aise. J'étais vraiment soulagée d'avoir Michée à mes côtés pour me soutenir.



Ce qui m'a d'abord intrigué, c'est cette habitude de balayer la maison et ses alentours tous les jours avec une grande application. Dans les écoles, un grand nettoyage est organisé chaque matin : les enfants nettoient minutieusement les salles de classe et la cour de récréation à l'aide de balais. Ici, on prend le temps de ranger sa maison avant le petit-déjeuner.

Ici, le temps a une tout autre signification qu'en Allemagne, par exemple. L'agitation n'est absolument pas la norme. Au contraire, les gens prennent leur temps dans la rue pour saluer longuement chaque personne, qu'il s'agisse d'un voisin ou d'un parfait inconnu. Il arrive facilement qu'une promenade de cinq minutes se prolonge en une demi-heure, car une nouvelle conversation les attend à chaque coin de rue.

Négocier les prix au marché était aussi une nouveauté pour moi. La première fois, je suis allée à pied avec Dassi, mon troisième colocataire, au marché le plus proche, à Golo-Djigbé. C'était à environ vingt minutes de marche. En arrivant, j'étais un peu perdue. Les étals proposaient un large choix de fruits et légumes, avec des variétés traditionnelles et nouvelles venues du monde entier. On trouvait donc, à côté du manioc et des crinchrins, des carottes et des pommes de terre. Pour faire ses courses, il fallait soit s'entendre sur un prix, soit passer à l'étal suivant et tenter sa chance. J'y suis allée seule plusieurs fois depuis, mais j'ai toujours du mal à évaluer les prix et à négocier avec les vendeurs.

J'ai aussi du mal à gérer la curiosité incessante des gens à mon égard. De plus, les hommes peuvent être très insistants, et les demandes en mariage, de la part de personnes jeunes ou plus âgées, surgissent de nulle part.

Ce que je trouve particulièrement délicieux, ce sont les nombreux plats traditionnels du Bénin. La cuisine est généralement riche en glucides et, pour les palais européens, peut-être un peu trop épicée. Néanmoins, je suis déjà tombée sous le charme de la cuisine béninoise et j'apprécie particulièrement les différents types de pâte. Ils sont délicieux accompagnés de fromage ou de poisson frits et d'une sauce aux arachides. Que ce soit dans les échoppes de rue ou les restaurants, les portions sont servies en fonction du prix. Vous pouvez donc demander différentes portions selon votre appétit et, si vous le souhaitez, vous resservir.

Ma première rencontre avec l'équipe de l'ONG « Actions de Solidarité » a eu lieu durant ma première semaine sur place. Au bureau, j'ai pu faire la connaissance de toute l'équipe, notamment des trois jeunes stagiaires Kazimir, Précieuse et Tchaidath, qui travaillaient désormais avec les animateurs plus expérimentés Richard et Aristide à Dassa et Ouaké pour mettre en œuvre des projets environnementaux et sensibiliser les élèves de deux écoles différentes.

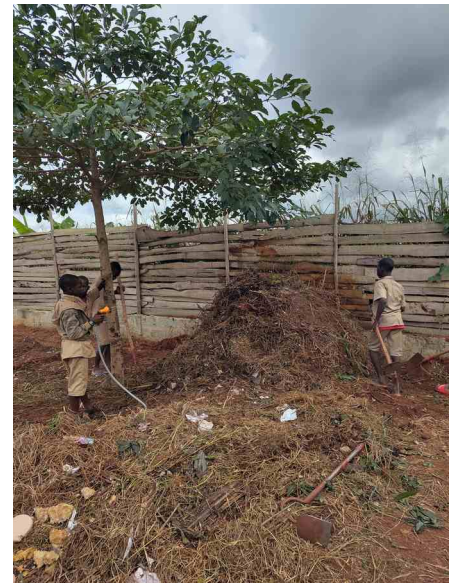


Le premier mardi, je suis partie sans tarder avec Astrid à Ouinhi, une ville du sud-est du Bénin, à environ quatre heures de Calavi. La réunion portait sur un projet potentiel concernant les sources thermales locales. À notre arrivée, notre premier arrêt fut la mairie d'Ouinhi. Je me sentais un peu à l'écart, entourée de toutes ces personnalités. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se disait ; mon français laissait à désirer. Bien sûr, nous avons pris la photo de circonstance à la fin. À midi, nous sommes tous allés à l'une des sources. L'eau y était délicieusement chaude, idéale pour se baigner et se détendre. L'une des idées était d'y aménager un centre thermal. Cependant, il faudrait d'abord faire analyser la qualité de l'eau. Nous avons discuté de tout cela pendant le déjeuner dans un petit restaurant de bord de route où le maire nous avait invités.



Les deux premières semaines, cependant, se sont déroulées au bureau. Au départ, j'étais un peu déconcertée de passer la plupart de mon temps à travailler et de voir si peu d'activités à l'extérieur. Il faut dire que les projets environnementaux dans les écoles n'avaient pas encore commencé. Tout le monde attendait simplement la rentrée scolaire après les vacances d'été. Quand elle est enfin arrivée et que nous avons visité les deux écoles de Calavi pour la première fois, le vrai travail a commencé pour moi aussi. Durant les semaines précédentes au bureau, je n'avais pas eu grand-chose à faire et, par conséquent, je n'avais pas été très stimulée. Les projets environnementaux des écoles primaires de Golo-Djigbé et Yekon-Do consistent notamment à sensibiliser les élèves au tri des déchets et à produire du compost pour le jardin scolaire. Ils abordent également le problème de l'achat d'aliments dans des sacs en plastique, que les enfants ramassent souvent dans la rue. Pendant la première semaine de la campagne de sensibilisation, l'équipe – Léones, Antoine et moi – a visité les classes pour expliquer aux enfants l'importance des pratiques environnementales durables et les dangers liés à l'achat des aliments chauds dans des sacs en plastique. Nous avons également organisé des réunions avec le personnel enseignant de Golo-Djigbé et de Yekon-Do afin de recueillir des idées pour la mise en œuvre du projet. Malheureusement, ces réunions n'ont suscité qu'un intérêt mitigé dans les deux écoles, certains enseignants étant principalement absorbés par leur téléphone portable pendant les discussions. À l'école primaire de Yekon-Do, nous avons également rencontré des difficultés à obtenir l'accord du directeur concernant le projet de jardin. L'objectif est de cultiver des légumes pour la cantine scolaire afin d'améliorer les repas des élèves. Il a été clairement indiqué que les travaux de jardinage ne devaient commencer qu'en collaboration avec notre association, afin d'initier les élèves aux bonnes pratiques du jardinage. Cependant, cette décision a été ignorée à plusieurs reprises par la direction de l'école, qui a commencé à préparer des planches de son propre chef. Et même après de nouvelles discussions avec le directeur, aucune amélioration notable n'a été constatée.

En contraste, l'équipe pédagogique de l'école de Golo-Gjibé semble plus coopérative. Nous sommes accueillis chaleureusement chaque jour dans la cour et les directrices des trois groupes (A, B et C) nous rendent souvent visite au jardin. Cependant, la question de l'utilisation des légumes a également posé quelques problèmes. L'école ne disposant pas de cantine, il est prévu de vendre les légumes et de reverser les bénéfices à l'établissement. Cette stratégie a dû être discutée à plusieurs reprises avant d'être acceptée par la direction. Le projet de jardinage a maintenant démarré dans les deux écoles et nous passons nos matinées à préparer les planches et du compost avec les enfants. Le travail est physique et la chaleur le rend vite pénible, mais les résultats sont impressionnants. Toutefois, à Yekon-Do, il est difficile d'obtenir la permission de sortie des élèves pour le jardinage pendant les heures de classe. Il faudrait aborder ce point avec le directeur au plus vite afin d'éviter tout malentendu.



Une autre partie de mon engagement bénévole au sein de l'association consiste à assister aux cours de la langue allemande au lycée de Gbetagbo afin d'épauler le professeur, M. Parfait, dans son travail. J'animerais également le club d'allemand hebdomadaire, qui vise à faire découvrir aux élèves la vie en Allemagne, ses traditions et ses coutumes. Cependant, ce club n'a pas encore pu se réunir faute de local adapté. J'ai néanmoins pu assister aux cours d'allemand à plusieurs reprises. Ce qui est particulièrement frappant, c'est l'importance accordée à un enseignement traditionnel, centré sur le professeur. Le travail de groupe est quasiment inexistant et les questions sont rarement posées. La taille des classes, qui peuvent compter jusqu'à 50 élèves, complique encore la situation, rendant difficile l'interaction avec chacun d'eux. Néanmoins, je suscite beaucoup de curiosité et suis fréquemment bombardé de questions. Particulièrement l'absence de religion est source de nombreuses interrogations. J'ai appris à connaître M. Parfait comme une personne ouverte et chaleureuse, qui aime plaisanter avec ses élèves et est très respectée par eux. Je me réjouis à l'idée de diriger le club allemand en sa présence et d'apporter un peu de la vie allemande au Bénin.

Globalement, je me suis peu à peu habituée au mode de vie si différent de ce pays, ce qui explique aussi pourquoi le trajet du retour de l'école pour la maison est de plus en

plus long : je fais naturellement la connaissance des gens du quartier. Et je ne rechigne plus à faire le ménage le matin, même si cela retarde un peu le petit-déjeuner. Petit à petit, j'ai aussi commencé à apprendre quelques mots de la langue locale, le fon. Un simple « Bonjour » en fon suffit à faire sourire les gens.